

## John Talon Lesperance et la littérature canadienne-française

David M. Hayne

Volume 24, Number 3 (72), Spring 1999

La littérature québécoise sous le regard de l'autre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201448ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201448ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hayne, D. M. (1999). John Talon Lesperance et la littérature canadienne-française. *Voix et Images*, 24(3), 528–538.  
<https://doi.org/10.7202/201448ar>

Article abstract

Born and educated in a French-speaking community in the United States, John Lesperance (1835-1891) arrived in Canada in 1865 and quickly rose to prominence as a poet, novelist and essayist in anglophone Montréal. As editor of, or a contributor to, various English-language newspapers and magazines, he devoted himself to informing his Anglo-Canadian readers about the principal francophone writers of Québec. A cultivated and polyglot lover of books, Lesperance took pleasure in recording the progress of the two literatures of his adopted country.

# John Talon Lesperance et la littérature canadienne-française

David M. Hayne, Université de Toronto

---

*Né et élevé dans un milieu francophone des États-Unis, John Lesperance (1835-1891) vint au Canada vers 1865 et s'imposa rapidement dans la communauté anglophone de Montréal comme poète, romancier et essayiste. Rédacteur ou collaborateur de plusieurs journaux et revues de langue anglaise, il se voua à la tâche de faire connaître à ses lecteurs anglophones les principaux auteurs canadiens-français de l'époque. Très cultivé et polyglotte, Lesperance aimait les lettres et prenait plaisir à constater le progrès des deux traditions littéraires de son pays d'adoption.*

---

John Talon Lesperance, ce nom « moitié anglais et moitié français<sup>1</sup> » désigne un auteur oublié de nos jours, mais qui, né et élevé dans un milieu francophone des États-Unis, devint par la suite l'un des écrivains les plus appréciés des lecteurs anglophones de Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

Lesperance, fils de Jean-Baptiste Lesperance et de Rita Elizabeth Duchanquette, naquit à Saint-Louis de Missouri le 3 octobre 1835 et fut baptisé, « âgé de 23 mois », le 3 septembre 1837. Destiné à l'Église, il entra le 14 août 1851 au noviciat jésuite de Saint-Stanislas à Florissant, en banlieue de Saint-Louis. Pendant deux ans, en 1857-1858, il poursuivit au collège de Namur en Belgique les études de philosophie qu'il avait commencées au collège de Saint-Louis. C'est en traversant l'Atlantique qu'il aurait fait la connaissance du célèbre missionnaire jésuite Pierre-Jean de Smet. Rentrant à Saint-Louis en 1859, Lesperance enseigna la rhétorique et

- 
1. L'expression est de Delta [Benjamin Sulte], dans *L'Opinion publique*, vol. VIII, n<sup>o</sup> 14, 5 avril 1877, p. 167.
  2. Jé tiens à remercier madame Mary Jane Edwards, directrice du projet CEECT de l'Université Carleton et auteure d'un important article sur Lesperance (paru dans Frances G. Halpenny (dir.), *Dictionnaire biographique du Canada*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1966, tome XII, p. 605-607), d'avoir bien voulu mettre à ma disposition l'abondante documentation, en grande partie inédite, qu'elle avait réunie sur ce personnage.

le français au collège de cette ville avant de passer, en 1861-1862, au collège de Bardstown, centre missionnaire dans le Kentucky. En 1864, le jeune séminariste commença ses études de théologie au collège Saint-Jean, plus tard l'Université Fordham de New York, mais il fut bientôt obligé de regagner sa ville natale, atteint d'une maladie qui mit fin, en 1865, à son ambition de devenir prêtre ; il fut dispensé de ses vœux et rentra dans le monde. Il n'en conserva pas moins son admiration pour la Compagnie de Jésus et c'est lui qui rédigea par la suite l'article « Jesuits in North America » pour l'*Encyclopedia Britannica*<sup>3</sup>.

C'est vers 1865, à l'âge de trente ans, que Lesperance prend la décision d'émigrer et de s'établir au Canada. Nous le retrouvons peu de temps après à Saint-Jean-d'Iberville, où il est rédacteur au *News* et *Frontier Advocate* de cette ville. Il y rencontre sa future épouse, Lucie Parmélie Lacasse de Saint-Denis-sur-Richelieu, fille majeure de Louis Lacasse et de Josephte Lesperance ; la coïncidence des noms semble fortuite. Le mariage est célébré le 20 septembre 1866 par le vicaire de Saint-Jean, Louis-Désiré Laferrière.

En 1872, le couple s'installe à Montréal où Lesperance devient journaliste à la *Gazette*. L'année suivante, il est nommé rédacteur au *Canadian Illustrated News* de Georges-Édouard Desbarats, « le premier journal, illustré par les procédés de la lithographie, à paraître au Canada<sup>4</sup> ». Il quitte le *News* en 1880 et revient à la *Gazette*, dont il reste un collaborateur fidèle jusqu'à sa mort, composant chaque semaine sous le pseudonyme de Laclède sa chronique « Éphémérides ». En 1882, le marquis de Lorne l'invite à devenir un membre fondateur de la section anglaise de la nouvelle Société royale du Canada. Vers la fin de cette décennie, Lesperance adopte le nom Talon, son confrère de la Société royale, l'abbé Cyprien Tanguay, lui ayant déclaré qu'il descendait peut-être du grand intendant de la Nouvelle-France.

En juillet 1888, Desbarats lui demande de se charger de la partie littéraire de son nouveau mensuel, *The Dominion Illustrated*, tâche que Lesperance assume avec enthousiasme. Pourtant la mort de sa fille Rita, survenue au cours de ce même mois, l'attriste profondément et surcharge une santé déjà fragile. Son état physique et mental empire rapidement et il meurt le 10 mars 1891 à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu. Le service funèbre est célébré à l'église Saint-Jacques par l'abbé Jacques Palatin. Un cortège imposant, où l'on remarquait le « recorder » Benjamin-Antoine Testard de Montigny, le poète John Reade et « tous les journalistes de cette ville, sans distinction de parti ou de nationalité », suivait le cercueil au cimetière de Côte-des-Neiges<sup>5</sup>.

3. Neuvième édition, 1875-1890, vol. III, p. 521-523.

4. André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, Presses de l'Université Laval., 1975, tome II, p. 140.

5. « Funérailles de M. J. Lesperance », *La Patrie*, 13<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 16, 13 mars 1891, p. 4.

Lesperance fut universellement regretté, si l'on en juge par les témoignages publiés après son décès dans les journaux et revues de Montréal<sup>6</sup>. Très cultivé, l'ancien élève des jésuites lisait le latin et le grec, et citait dans le texte les grands auteurs allemands, espagnols, italiens et français. Ouvert d'esprit et d'une générosité exceptionnelle, il encourageait en toute occasion les aspirations littéraires de ses jeunes contemporains et donnait son appui aux bonnes œuvres de sa ville d'adoption<sup>7</sup>.

Poète à ses heures, Lesperance ne publia aucun recueil, mais ses poésies paraissaient dans plusieurs périodiques de l'époque. Il devait pourtant sa popularité auprès des lecteurs à ses œuvres romanesques : à son roman *The Bastonnais*, à ses nouvelles *Rosalba* et *Tuque bleue*, et à ses contes.

Les sujets que traitait Lesperance dans ses fictions étaient puisés presque sans exception dans les annales du Canada ou dans la vie quotidienne de ses compatriotes canadiens de langue française. Pour marquer le centenaire de l'indépendance de son pays natal, il publia en 1876 son roman historique *The Bastonnais: A Tale of the American Invasion of Canada in 1775-76*<sup>8</sup>, récit du siège de Québec par le général Benedict Arnold. Mieux disposé à l'égard des Américains que son contemporain Joseph Marmette, qui venait de traiter le même sujet dans sa nouvelle « La Fiancée du rebelle » (1875), Lesperance réussit néanmoins à dresser un tableau impartial du siège et de la retraite pénible des envahisseurs américains. Son interprétation des événements plut tellement aux lecteurs francophones que la version française du récit qu'un certain Aristide Piché fit paraître en 1876 dans *La République* de Boston fut rééditée trois fois au Québec<sup>9</sup>. Alphonse Leclaire, directeur de la *Revue canadienne*, décréta que ce roman était un ouvrage presque « canadien » : « Ce roman historique de notre regretté John Lesperance est une œuvre remarquable sous plusieurs rapports. Il offre aussi un intérêt tout particulier pour nous, parce qu'il décrit avec une scrupuleuse exactitude, plusieurs des usages du Canada français, qui malheureusement tendent à disparaître<sup>10</sup>. »

6. Lincolnshire, « The Late Mr. Lesperance », *The Gazette*, vol. CXX, n° 61, 12 mars 1891, p. 5; Basil Sym, « Mr John Lesperance », *ibid.*, n° 62, 13 mars 1891, p. 5; W[illiam] McLennan, « John Lesperance », *ibid.*, n° 63, 14 mars 1891, p. 5; « Mort de M. John Lesperance », *La Presse*, 7<sup>e</sup> année, n° 107, 11 mars 1891, page suppl. : « L'une des figures les mieux connues de notre monde littéraire vient de disparaître », entrefilet repris dans le *Canada-Revue*, vol. II, n° 3, mars 1891, p. 38. Voir surtout W[illiam] D[ou]w Lighthall, « John-Talon Lesperance (Laclède) », *The Dominion Illustrated*, vol. VI, n° 142, 21 mars 1891, p. 267.

7. « The Dumb Speak », *The Canadian Monthly*, II (1872) p. 506-512, article qui fait l'éloge de l'Institut des Sourds-Muets de Mile-End.

8. Publié d'abord dans *The Canadian Illustrated News*, vol. XIII, n° 1-XIV, n° 11, 1<sup>er</sup> janvier-23 septembre 1876, et en volume, Toronto, Belford, 1877, 359 p.

9. En feuilleton dans la *Revue canadienne*, vol. XXIX, n° 2-XXX, n° 10, février 1893-octobre 1894) et en volume, Montréal, C.-O. Beauchemin & fils, 1896, 272 p., et Librairie Beauchemin, 1925, 221 p. (imprimé en Belgique).

10. Alphonse Leclaire, « À travers les livres », *Revue canadienne*, vol. XXXII, n° 10, octobre 1896, p. 640.

En effet, les lecteurs hésitaient sur la nationalité du romancier. En 1878, Mrs [Nina?] Dobbin publie à Montréal une fiction intitulée *Thos*, dans laquelle ses personnages s'interrogent sur l'identité de l'auteur de *The Bastonnais*: une lectrice anglophone ayant loué le roman, son interlocuteur francophone lui répond: «it seems strange that what you allow to be the best English Canadian novel is written by a Frenchman<sup>11</sup>!»

Les recherches que fit Lesperance en vue de la rédaction de *The Bastonnais* lui auraient servi également pour un drame historique qu'on lui attribue, consacré aux mêmes événements. *One Hundred Years Ago: An Historical Drama of the War of Independence in 4 Acts and 20 Tableaux*<sup>12</sup> ne semble pas avoir été joué, mais il fut traduit immédiatement en français par Laurent-Olivier David<sup>13</sup>. Lesperance y mit en scène les principaux personnages de la conjoncture américaine: Washington, Lafayette, Montgomery et Arnold, en leur ajoutant deux couples d'amants pour le plaisir des lecteurs.

C'est en 1876 également que parut la version française d'une nouvelle historique que Lesperance avait publiée six ans auparavant. «Rosalba or Faithful to Two Loves: An Episode of the Rebellion of 1837-38», signé Arthur Faverel<sup>14</sup>, avait paru en feuilleton dans *The Canadian Illustrated News* en 1870<sup>15</sup>, mais ce fut la traduction française<sup>16</sup> par le Français Emmanuel Blain de Saint-Aubin<sup>17</sup> qui attira l'attention des lecteurs canadiens. Les allusions directes et indirectes aux lettres canadiennes-françaises sont plus évidentes dans «Rosalba». Le Canadien qui introduit le récit encadré est en train de lire *Les anciens Canadiens* et le lecteur remarque que les deux premiers chapitres de la nouvelle décrivent la débâcle à Varennes et le sauvetage d'un homme abandonné, comme Dumais, sur une banquise de glace. Plus loin les batailles de Saint-Denis

- 
11. «Il semble étrange que ce que vous considérez comme le meilleur roman canadien ait été écrit par un Francophone!» (C'est moi qui traduis). Mary Jane Edwards, qui a découvert ce texte, reproduit l'extrait pertinent dans l'anthologie *The Evolution of Canadian Literature in English: 1867-1914*, Mary Jane Edwards, Paul Denham et George Parker (dir.), Toronto/Montreal, Holt, Rinehart and Winston, 1973, p. 17.
  12. Montréal, La Minerve Steam Press, 1876, 108 p.
  13. *Il y a cent ans: drame historique de la guerre de l'Indépendance en 4 actes et 20 tableaux*, Montréal, Beauchemin & Valois, 1876, 104 p. Voir l'article de Reine Bélanger dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, 1978, tome I, p. 383-384.
  14. Cabrette [Édouard-Zotique Massicotte], «L'Auteur de *Rosalba*», *Le Bulletin des recherches historiques*, vol. XXXIII, n° 11, novembre 1927, p. 694.
  15. *CIN*, vol. I, n°s 20-24, 19 mars-16 avril 1870.
  16. «Rosalba ou les deux amours: épisode de la rébellion de 1837», en feuilleton dans *L'Opinion publique*, vol. VII, n°s 17-23, 27 avril-8 juin 1876, et dans *Le Monde illustré*, vol. XV, n°s 763-773 (17 décembre 1898-25 février 1899). Voir l'article de Maurice Lemire dans le *DOLQ*, *op. cit.*, p. 667-668.
  17. Voir l'hommage posthume offert par Benjamin Sulte, *Canada-Revue*, vol. II, n° 4, avril 1891, p. 52-54.

et de Saint-Charles sont racontées dans le détail. À la fin du chapitre IX, le patriote exilé Edgar Martin adresse à sa bien-aimée Rosalba une plainte inspirée du « Sans toi » de Léon-Pamphile LeMay. Certaines allusions ne sont pas exemptes de malice : « It is one of the amiable delusions of French Canadian families to claim aristocratic origins, which the student of history laughs at, because he knows that only one or two really noble families settled in Canada<sup>18</sup>. »

La nouvelle *Tuque bleue: A Christmas Snowshoe Sketch*<sup>19</sup> ne parut jamais en version française ; cependant, elle dépeignait un divertissement typiquement canadien, les promenades et courses du Club des raquetteurs de Montréal. Ici, comme c'est le cas dans presque toutes les fictions de Lesperance, les personnages, tant masculins que féminins, représentent les deux cultures canadiennes, et ce, avec une parfaite impartialité.

Certains contes non traduits de Lesperance, notamment *The Phantom Sentinel of Champ de Mars* et *The Midnight Mass*, ont pour décor des quartiers bien connus de Montréal et sont remplis d'allusions aux aspects historiques, folkloriques et topographiques de la ville. Citons à titre d'exemple ce passage consacré au Champ de Mars :

There Vaudreuil et Lévis marshalled the blue uniforms of France. There Amherst entered triumphantly with his redcoats. There Montgomery reviewed his ragged continentals, on his way to Quebec. There Peninsular, Waterloo, Indian and Crimean veterans have marched and countermarched. What splendid scenes they were<sup>20</sup>!

Ou bien ces lignes, au cours d'une promenade en traîneau sur la Montagne :

My friend, accompanied by the driver, went through the whole repertory of native chansons, from the plaintive « Le Canadien errant », to the wild and rather questionable « Marions-nous tout dret, tout dret » ... We stopped the sleigh completely, and bent over to hearken. Presently we all three distinctly heard a female voice singing the following words :

« Qui passe par ce chemin si tard,

18. « C'est une des prétentions sympathiques des familles canadiennes-françaises de revendiquer des origines aristocratiques, lesquelles feraient rire n'importe quel étudiant en histoire, parce qu'il sait que seulement une ou deux familles réellement de sang noble s'installèrent au Canada. » (C'est moi qui traduis). *CIN*, vol. I, n° 21, 26 mars 1870, p. 334.

19. John Talon Lesperance, *Tuque bleue: A Christmas Snowshoe Sketch*, Montréal, Dawson Brothers, 1882, 35 p.

20. « C'est là que Vaudreuil a rassemblé les uniformes bleus de la France. C'est là également qu'Amherst a fait son entrée triomphale avec les habits rouges, que Montgomery, en route pour Québec, a passé en revue ses troupes en haillons. C'est sur ce terrain que les anciens combattants de la guerre napoléonienne d'Espagne, de la bataille de Waterloo, des guerres des Indes et de la guerre de Crimée ont défilé, marchant de long en large. Que de tableaux magnifiques! » (C'est moi qui traduis). *Id.*, « The Phantom Sentinel of Champ de Mars », *CIN*, vol. VI, n° 13, 28 septembre 1872, p. 203.

Compagnons de la Majolaine [*sic*]?  
 Qui passe par ce chemin si tard,  
 Toujours gai<sup>21</sup>?

Les nombreux emprunts d'éléments canadiens-français faits par Lesperance ont eu pour effet que ses fictions, comme celles de Madame Rosanna Leprohon, ont été pratiquement assimilées au corpus des lettres canadiennes de l'époque, appropriation que Benjamin Sulte signalait dès 1877: «Nous sommes heureux de le réclamer comme un des nôtres, car s'il écrit en anglais, il n'en est pas moins Français d'origine, et de cœur, et d'idées<sup>22</sup>.»

Ce «Français d'origine», préoccupé des aspirations et des traditions de ses compatriotes canadiens-français, s'avisa vers 1877 de faire connaître à ses lecteurs anglophones les textes et les auteurs de la littérature française de leur pays. Dans une communication qu'il lut au mois de février de cette année devant le Kuklos Club de Montréal, Lesperance parlait de l'état de la littérature dans les deux langues du Canada<sup>23</sup>. Citant pour commencer les auteurs francophones «whose style is up to the highest Parisian standard», il nomme Faucher de Saint-Maurice pour ses souvenirs de la campagne française au Mexique, le chroniqueur Carle Tom [Évariste Gélinas] qui venait de mourir en 1873, et l'ex-président du Sénat, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, pour sa «Revue mensuelle» dans *Le Journal de l'Instruction publique*. Il passe ensuite aux «grands genres», louant Garneau et Ferland pour leurs ouvrages sur l'histoire nationale, Benjamin Sulte pour son histoire de Trois-Rivières et Joseph Tassé, dont les articles destinés à former *Les Canadiens de l'Ouest* paraissaient alors dans la *Revue canadienne*. Parmi les antiquaires et amateurs de l'histoire, il cite l'auteur des *Anciens Canadiens* et l'érudit James McPherson Le Moine, «a gentleman equally at home in the English language», et fait allusion, sans les nommer, aux chroniques parlementaires de Théophile-Pierre Bédard et de Louis-Philippe Turcotte. Pour la biographie, il ne cite que son traducteur, L.-O. David, dont les *Biographies et portraits* venaient de paraître l'année précédente.

21. «Mon ami, accompagné par le chauffeur, passa à travers tout le répertoire des chansons du terroir, du mélancolique «Le Canadien errant» au peu conventionnel et plutôt douteux «Marions-nous tout dret, tout dret»... Nous stoppâmes le traîneau complètement et nous penchâmes pour écouter. Nous entendîmes distinctement une voix de femme chantant les mots suivants: ...» (C'est moi qui traduis). *Id.*, «The Midnight Mass», *CIN*, vol. VI, n° 26, 28 décembre 1872, p. 402.
22. *L'Opinion publique*, vol. VIII, n° 14, 5 avril 1877, p. 167. Voir, pour des exemples modernes, Maurice Lemire, *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970, p. 184-188 et Guildo Rousseau, *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*, Sherbrooke, Naaman, 1981, p. 54-58.
23. «The Literary Standing of the Dominion», *CIN*, vol. XV, n° 8, 24 février 1877, p. 118-119. Reproduit dans *The Evolution of Canadian Literature in English: 1867-1914*, *op. cit.*, p. 18-24.

Parmi les romans qui, selon lui, «are sure to live», Lesperance fait un choix judicieux: *Charles Guérin*, *Jean Rivard*, *Une de perdue, deux de trouvées*, *Jacques et Marie*, *François de Bienville* et *L'intendant Bigot*; en un mot, les ouvrages qui ont survécu jusqu'à nos jours. En poésie, il désigne cinq poètes qu'il croit dignes de durer: Crémazie, Fréchette (qui à cette date n'avait publié que *Mes loisirs*), LeMay (le lauréat des concours de l'Université Laval), et enfin Sulte et Chapman, tous les deux n'ayant publié qu'un seul recueil. Pour conclure son panorama des lettres canadiennes, Lesperance souligne le rôle important joué par les revues littéraires, *Les Soirées canadiennes* d'abord et ensuite la *Revue canadienne*. Là aussi il cite des noms qui vont descendre jusqu'à nous: Joseph Royal, Oscar Dunn, Adolphe-Basile Routhier et François-Xavier-Anselme Trudel.

Dans la deuxième partie de son exposé, Lesperance passe en revue les principaux auteurs de langue anglaise du Canada et signale dans sa conclusion le progrès accompli dans le domaine de l'édition et dans le journalisme.

Deux ans plus tard, Lesperance étudie le sonnet<sup>24</sup>, genre qui jouit d'une nouvelle popularité en Angleterre et en France. Il en fait l'histoire depuis le Moyen Âge, citant des exemples tirés des œuvres de Pétrarque, Garcilaso de la Vega, Herrick, Wordsworth, Longfellow et d'autres Américains, pour arriver enfin aux Canadiens anglophones (John Reade, Charles Heavysege, Daniel Wilson) et à Louis Fréchette, «a poet of undisputed genius», dont il reproduit «Le lac de Belœil» et «À Mlle Chauveau», morceaux tirés du recueil *Pêle-Mêle* (1877).

À la suite de sa nomination à la Société royale du Canada, Lesperance multiplie ses efforts en faveur d'une meilleure connaissance des deux littératures du pays. À la réunion annuelle de mai 1883, il lit devant ses confrères une communication intitulée «The Literature of French Canada<sup>25</sup>», dans laquelle il présente systématiquement les réalisations de cette jeune littérature en plein épanouissement. Sous la rubrique des orateurs, il met en épingle Papineau, «*facile princeps*», Chauveau, Chapleau, Laurier et Mercier. Parmi les historiens, Garneau figure en tête dans la quatrième édition préparée par son fils Alfred, suivi de Ferland, Faillon, Sulte et l'historien des patriotes, L.-O. David. «The chief of French-Canadian biographers», l'abbé Henri-Raymond Casgrain, y paraît en compagnie du généalogiste Tanguay. La liste des poètes est plus longue dans ce texte et Lesperance signale le prix Montyon décerné à Fréchette par l'Académie française et le succès du recueil de l'abbé Apollinaire Gingras, *Au foyer de mon presbytère* (1881). Le théâtre souffre de

24. «American and Canadian Sonnets», *Rose Belford's Canadian Monthly and National Review*, vol. III, n° 10, novembre 1879, p. 449-455.

25. *Mémoires et comptes rendus de la Société royale du Canada*, 1<sup>re</sup> série, vol. I, sect. 2, 1883, p. 81-88. Repris dans *CIN*, vol. XXVII, n° 24, 16 juin 1883, p. 374-375.

l'opposition du clergé et seules quelques pièces de Gérin-Lajoie, de Fréchette et de Marchand sont jouées. Dans le roman, Marmette continue à se faire remarquer. Les chroniqueurs Hector Fabre, Arthur Buies et Faucher de Saint-Maurice reçoivent de nouvelles louanges et les journalistes du Québec se placent, selon l'auteur, parmi les meilleurs du pays. Cependant, Lesperance n'hésite pas dans sa conclusion à exprimer ses réserves sur la formation de certains jeunes gens : «A strong classical education will have to be insisted upon. A smattering of Latin and an utter ignorance of Greek, together with a mere elementary knowledge of the exact sciences, are not conducive to the evolution of solid intellectuality<sup>26</sup>.»

Par cette insistance sur l'importance des sciences, Lesperance anticipe l'échange Fréchette-Baillairgé au sujet de l'enseignement dispensé par les collèges classiques vers la fin du siècle. Une année plus tard, Lesperance revient à la question de la poésie dans une communication sur «The Poets of Canada» : «[...] We may justly lay some claim, at least, to a literature of our own in the sense that it is Canadian, as strictly distinct from English, French or American. And in the various branches of this literature, the most distinctive of all is the department of verse<sup>27</sup>.»

Le critique retrace l'histoire de la poésie canadienne depuis le *Tableau de la mer* (1732) de Jean-Pascal Taché pour arriver enfin à Crémazie, dont il commente deux poèmes, et à Fréchette, qu'il rapproche de son maître Victor Hugo. Il conclut la partie française de son tour d'horizon en louant les plus récentes productions de LeMay, Chapman, Donnelly, Gingras et Marchand.

En 1886, Lesperance prend plus activement la défense de ses collègues canadiens-français. *The Mail* de Toronto ayant adopté vers 1885 une politique éditoriale nettement anticatholique et antiquébécoise<sup>28</sup>, une série d'articles sur la province de Québec paraît dans le journal sous la signature de «An English Speaking Liberal». Le ton accusateur et hostile des textes pousse Lesperance à répondre au rédacteur dans une longue lettre datée du 5 août :

En réponse à votre correspondant, je commence par nier que les Français du Canada soient en aucune manière inférieurs aux habitants des autres provinces; ils diffèrent d'eux par leur origine, leurs croyances et leur langue: ils ont des coutumes et des manières différentes, mais cette différence

26. «Il faudrait miser sur une éducation classique solide. Une connaissance superficielle du latin et l'ignorance totale du grec, ainsi que la plus élémentaire connaissance des sciences exactes, ne conduisent pas à l'essor de l'intellectualisme.» (C'est moi qui traduis). *Ibid.*

27. «Il faut nous réclamer, enfin, d'une littérature qui nous est propre, en ce sens qu'elle est canadienne, différente des littératures anglaise, française ou américaine. Et parmi les nombreux domaines de cette littérature, le plus distinctif de tous est celui de la poésie. (C'est moi qui traduis). *MSRC*, 1<sup>re</sup> série, vol. II, sect. 2, 1884, p. 31-44.

28. Paul Rutherford, *A Victorian Authority: The Daily Press in Late Nineteenth-Century Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1982, p. 60-61.

n'implique pas que leur intelligence ou même leur développement matériel soit d'un degré inférieur pour cela<sup>29</sup>.

Illustrant son propos par des exemples tirés de l'histoire et de l'économie du Canada français, Lesperance conclut à la nécessité d'une bonne entente entre les deux peuples du Canada :

Par sa position géographique, Québec est la clef de voûte de la Confédération. Vous ne pouvez pas y toucher sans ébranler tout l'édifice. Les Canadiens-Français comptent un million et demi et augmentent tous les jours en richesse, en intelligence et en discipline politique. On ne peut pas se passer d'eux et ils ne peuvent pas se passer des Anglais. Nous sommes indispensables l'un à l'autre<sup>30</sup>.

Jusqu'au début de sa dernière maladie, Lesperance continue à lire chaque année devant la deuxième section de la Société royale une communication qui porte sur la littérature ou l'histoire des deux peuples fondateurs. En mai 1887, il aborde le problème de l'historiographie<sup>31</sup>, mettant en relief l'avance prise par les historiens canadiens-français sur leurs compatriotes anglophones. Il souligne l'importance d'encourager non seulement les recherches et les publications, mais toute l'infrastructure de l'histoire nationale : les fonds d'archives, les musées, les collections de portraits et d'antiquités, les monuments publics et les fêtes commémoratives. En 1888, il revient à la charge avec une communication intitulée «The Romance of the History of Canada<sup>32</sup>», dans laquelle il fait revivre tous les grands moments de l'histoire du Canada, depuis les voyages de Cartier jusqu'à la Confédération de 1867.

Également en 1888, Lesperance fait paraître dans un hebdomadaire de Toronto deux études biographiques qui font partie d'une série intitulée «Prominent Canadians». La première rappelle dans le détail et avec une grande compréhension la carrière politique de l'ancien premier ministre du Québec, le célèbre orateur Joseph-Adolphe Chapleau<sup>33</sup>, alors très critiqué pour sa solidarité avec Sir John A. Macdonald dans l'affaire Riel. Le deuxième portrait, non moins favorable, est celui d'un autre premier ministre de la province, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau<sup>34</sup>, dont Lesperance dresse la bibliographie impressionnante à la fin de son étude. Déjà malade, Lesperance fit paraître en 1890 une dernière étude biographique, celle de l'explorateur du Mississipi, le père Jacques Marquette<sup>35</sup>.

29. John Talon Lesperance, «Les Canadiens-français dans la Confédération», *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. V, 1886, p. 389.

30. *Ibid.*, p. 393.

31. *MSRC*, 1<sup>re</sup> série, vol. V, sect. 2, 1887, p. 55-61.

32. *MSRC*, 1<sup>re</sup> série, vol. VI, sect. 2, 1888, p. 3-11.

33. *The Week*, vol. V, n<sup>o</sup> 13, 23 février 1888, p. 201-202.

34. *The Week*, vol. V, n<sup>o</sup> 22, 26 avril 1888, p. 351-352.

35. *Canadiana*, vol. II, n<sup>os</sup> 6-7, juin-juillet 1890, p. 95-106. Pour la controverse qui entoure ce personnage, voir l'article de Jacques Monet, s.j., dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, tome I, p. 501-504.

\*  
\*\*

Pendant vingt ans, John Lesperance, francophone de naissance mais anglophone par choix, a lutté en faveur d'une meilleure connaissance réciproque des deux peuples du Canada. À une époque où les programmes officiels en faveur du bilinguisme et du biculturalisme n'existaient pas, il a incarné ces deux réalités et, à l'instar de ses contemporains Prosper Bender, William Kirby et Benjamin Sulte, il s'est évertué à réduire les incompréhensions et à multiplier les points de contact entre les deux communautés nationales.

Ayant beaucoup lu, et possédant des connaissances linguistiques hors pair, Lesperance se familiarisa rapidement avec les deux traditions littéraires de son pays d'adoption et devint le porte-parole compréhensif de ses compatriotes littéraires, tant anglo-canadiens que canadiens-français. Ses écrits révèlent une connaissance remarquable des lettres canadiennes-françaises de son époque : il a lu non seulement les chefs de file, Garneau, Crémazie, Aubert de Gaspé et Fréchette, mais des auteurs oubliés de nos jours, tels le conteur Charles Leclère, le journaliste Nazaire Levasseur ou le biographe de Faillon, l'abbé Desmazures. Lesperance a su distinguer les écrivains destinés à passer à la postérité et son classement des valeurs littéraires de son siècle correspond *grosso modo* au jugement des historiens littéraires qui l'ont suivi.

Lesperance rappelle les origines de la littérature canadienne-française et fait l'énumération de ses thèmes de prédilection : l'histoire nationale, la religion, la grande nature et les mœurs champêtres. Il souligne en plus l'importance pour les littératures naissantes des enjeux de la vie littéraire : la multiplication des revues et journaux, les progrès de l'alphabétisation, les avancées technologiques de l'imprimerie, et même le rôle du patronage politique qui offre des emplois aux jeunes auteurs. Conscient de la nécessité d'émanciper les lettres canadiennes de la tutelle de la littérature française, Lesperance, comme la plupart de ses contemporains, n'en continue pas moins à proposer la littérature de la mère-patrie comme point de référence : pour lui, Chapman est le Coppée canadien, Sulte le Béranger ; A. Duclos Decelles posséderait certaines qualités de Veuillot et Napoléon Legendre serait un disciple de Pontmartin.

Lesperance est également de son temps lorsqu'il s'agit de situer les deux littératures canadiennes. Comme ses devanciers, Henry James Morgan<sup>36</sup> et Edmond Lareau<sup>37</sup>, il met les deux traditions en parallèle sans

36. Sur la *Bibliotheca canadensis* de Morgan, voir l'article de Kenneth Landry dans Annette Hayward et Agnès Whitfield (dir.), *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Triptyque, 1992, p. 83-96.

37. Sur l'*Histoire de la littérature canadienne* de Lareau, voir l'article de Manon Brunet, *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, vol. XIV, été-automne 1987, p. 37-57, et celui de Lucie Robert dans Aurélien Boivin, Gilles Dorion et Kenneth

les comparer. Pour lui, ce sont deux composantes d'une même littérature nationale — voire «binationale»<sup>38</sup> — qui se veut l'expression d'un jeune pays en plein développement économique. Le comparatiste se limite à quelques observations générales: le Canada anglais n'a pas d'ouvrages d'histoire capables de rivaliser avec ceux de Garneau et de Ferland, mais en revanche le Canada français n'a pas d'auteurs scientifiques de la trempe de Sir William Logan ou de Sir William Dawson. Quant aux questions formelles, Lesperance signale quelques influences européennes qui jouent dans la poésie: dans le sonnet, par exemple, les Canadiens français sont les héritiers de Pétrarque et de Ronsard, tandis que les Canadiens anglais adoptent les formes pratiquées par Sidney, Spenser ou Shakespeare.

Partisan de la bonne entente et passionné de littérature, Lesperance est un publiciste des lettres plutôt qu'un critique ou un théoricien. Heureux de constater le progrès accompli, il prévoit pour les deux littératures canadiennes un avenir digne d'un pays nord-américain en pleine expansion. La littérature ne sera pas que le miroir de cette société, elle en sera la gloire et le couronnement.

---

Landry (dir.), *Questions d'histoire littéraire: mélanges offerts à Maurice Lemire*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1996, p. 77-94.

38. Sur cette question, voir l'article de Réjean Beaudoin, «Réception critique de la littérature québécoise au Canada anglais (1867-1901)», *Études françaises*, vol. XXXII, n° 3, automne 1996, p. 61-76.